

Charlemagne

Une autre dynastie lui succéda, les Carolingiens.

Comme nous venons de l'indiquer, les derniers représentants de la dynastie mérovingienne étaient des rois tellement faibles qu'ils s'étaient facilement laissé déposséder du peu d'autorité qui leur restait au profit de leurs proches collaborateurs, les maires de palais (L'équivalent, à peu près, des premiers ministres d'aujourd'hui)

Ainsi, en 732, Charles Martel, un maire de palais, réussit à stopper, à Poitiers, l'avancée de l'armée musulmane dirigée par Abderrahmane al -Ghafiqi. Les armées musulmanes étaient jusque-là invincibles et les craintes de voir les royaumes barbares subir le sort des Visigoths en Espagne étaient grandes. Cette victoire eut donc un retentissement considérable en Europe et Charles Martel apparut à ses contemporains comme le « sauveur de la chrétienté ».

Pépin le Bref, son fils, lui-même maire de palais, se lance lui aussi à la conquête des dernières possessions des musulmans en France. Il y réussit en chassant ces derniers de Narbonne en 759.

Cet exploit, conjugué à l'immense gloire associée à la mémoire de son père, lui permit de s'assurer en toute légitimité du trône de France. Ainsi, il se proclama roi des Francs en 751, avec l'appui du pape. En effet, ce dernier « n'avait pas hésité à saluer Pépin comme le « nouveau Moïse », le « nouveau David » [...], « base et tête de tous les chrétiens ». » (p. 22), *Les grandes décisions de l'histoire de France*.

Mais c'est le règne de Charlemagne, son fils, qui donnera son plus grand prestige à la dynastie qui portera désormais son nom, les Carolingiens.

Mais attention ! Quand nous parlons de prestige, il ne faut pas en déduire que les temps heureux de la splendeur romaine étaient soudain revenus. Au contraire, nous sommes en plein Moyen Âge. L'obscurantisme, la désolation, la violence, la mort, les famines, les misères de toutes sortes continuent de faire des ravages partout en Occident.

Ne l'oublions pas, la chute de l'Empire romain entraîna l'engloutissement de toute forme de civilisation, la plongée dans les ténèbres de la plus grande partie de l'Europe. Celle-ci fut frappée, selon Jacques Le Goff, de trois formes de régression :

« Régression quantitative d'abord. [Les Barbares] ont détruit vies humaines, monuments, équipement économique. Chute démographique, perte de trésors d'art, ruine des routes, des ateliers, des entrepôts, des systèmes d'irrigation, des cultures. [...] »

Régression technique qui va laisser l'Occident médiéval longtemps démuni. La pierre qu'on ne sait plus extraire, transporter, travailler, s'efface et laisse la place à un retour du bois comme matériau essentiel. [...]

*Régression du goût [...]. Non seulement ressort le vieux fonds de superstitions paysannes, mais se débrident toutes les aberrations sexuelles, s'exaspèrent les violences : coups et blessures, gloutonnerie et ivrognerie. » **La civilisation de l'Occident médiéval**, (p. 49-50)*

Cependant, à l'époque de Charlemagne, l'intensité des désordres et des violences avait énormément diminué. Le déchaînement de violence et de sauvagerie qui accompagna les premiers moments de l'installation des Barbares dans les anciennes colonies romaines en Europe avait été depuis assez longtemps relativement jugulé. Ce miracle est dû essentiellement à l'action des gens de l'Église.

En effet, au milieu de l'immense anarchie dans laquelle la disparition de l'Empire romain avait précipitée la plus grande partie de l'Europe, les évêques ont su trouver les moyens de restaurer un minimum d'ordre, ce qui leur a permis d'apporter un peu de soulagement aux souffrances et aux maux sous lesquels les populations européennes gémissaient.

« Dans le désordre des invasions, écrit Jacques le Goff, évêques et moines [...] étaient devenus les chefs polyvalents d'un monde désorganisé : à leur rôle religieux ils avaient ajouté un rôle politique, négociants avec les Barbares ; économique, distribuant vivres et aumônes ; social, protégeant les pauvres contre les puissants. » Ibidem. p. 51

L'Église avait d'autant moins de difficultés à tenir ce rôle de médiateur qu'elle commençait à prendre conscience de sa puissance, après que ses hommes ont réussi à amener la plupart des royaumes barbares à renoncer à l'arianisme et à se convertir au catholicisme.

Cependant, l'influence de l'Église n'avait pas encore atteint ces limites qui allaient lui permettre, quelques siècles plus tard, d'exercer son autorité avec tant de force et de tyrannie. Le rôle de l'Église était certes déjà grand dans le contrôle de la vie sociale, mais pas assez déterminant pour lui faire négliger le soutien du pouvoir politique dont elle avait besoin pour renforcer son pouvoir. Jusque-là, c'était aux empereurs byzantins qu'incombait le rôle de protéger l'Église. Mais les divergences religieuses entre le christianisme d'Occident et d'Orient commençaient à prendre un caractère de plus en plus sérieux (Bien avant la Réforme protestante, l'Église d'Orient s'était déjà séparée de celle de Rome [Schisme de 1054, à ne pas confondre avec le Chiisme chez les musulmans]). C'est la fameuse Église orthodoxe qu'on trouve aujourd'hui en Russie, en Grèce, en Serbie, en Roumanie, etc.), et les divisions internes dans l'Empire byzantin étaient trop importantes pour ne pas affecter l'aide que ses dirigeants avaient l'habitude d'apporter à l'Église de Rome.

Or, Charlemagne était devenu un roi puissant. Il avait étendu les frontières de son royaume bien au-delà des territoires qu'il avait hérités de son père. Il « *règne depuis 768 sur un territoire immense, qu'il n'a cessé d'agrandir au cours de guerres continuelles : 1,2 millions de kilomètres carrés, regroupant les territoires actuels de la France, de la Belgique, des Pays-Bas, du Luxembourg, de la Suisse, de l'ex Allemagne de l'Ouest, de l'Autriche, de la Slovénie, du nord et du centre de l'Italie.* » *Ibidem.* (p. 20)

C'est pourquoi, le pape Léon III, dont l'autorité était violemment contestée à Rome, décide de proposer à Charlemagne de le proclamer empereur des Romains pour en faire « son protecteur attitré [et en même temps] un instrument docile. » *Les grandes décisions de l'histoire de France*, (p.23)

En effet, au cours de la cérémonie de couronnement, qui eut lieu effectivement à Rome en 800, le pape utilisa une ruse protocolaire pour faire en sorte que l'intronisation de Charlemagne apparaisse comme entièrement dépendante de la bénédiction papale. Charlemagne en fut particulièrement indigné, mais il était trop tard pour espérer une rectification :

« *Alors qu'au début de la cérémonie il se recueille devant le tombeau de saint Pierre, « le pape lui posa sur la tête une couronne, et tout le peuple des Romains s'écria : « A Charles Auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire » disent les Annales royales. Ce qu'elles ne disent pas, c'est que Charlemagne est furieux [...] La colère du César des Francs s'explique par le fait que le pape a inversé l'ordre des choses : [...]. Avec cette inversion des rites, c'est le pape qui apparaît comme celui qui intronise l'empereur, le plaçant ainsi sous sa domination.* » *Ibidem.* (p. 25-26)

A partir de cette date la puissance de l'Eglise catholique ne cessa de grandir et de s'affirmer face au pouvoir des Etats.

Il faut dire que l'idée de ressusciter l'Empire romain et d'en confier la direction à Charlemagne n'est pas due uniquement à la nécessité où le pape se trouvait de chercher sa puissante protection, mais également à la réputation favorable que le chef des Francs avait acquise auprès de l'Eglise. En effet, Charlemagne avait su s'entourer de nombreux lettrés chrétiens, dont certains exercèrent une grande influence dans sa cour, notamment l'anglo-saxon Alcuin, pour lequel il avait une grande vénération et au conseil duquel il a accepté l'offre du pape Léon III.

Sous l'influence de ces lettrés, Charlemagne va initier une importante réforme de l'enseignement religieux. Constatant les dangers et les risques que l'ignorance des serviteurs de L'Eglise faisait courir aux efforts d'évangélisation par lesquels on cherchait à éloigner de larges couches de la population

des croyances païennes dont ils avaient encore du mal à se séparer, ces conseillers ont obtenu de l'empereur d'ouvrir des écoles et des institutions pour l'apprentissage du latin. En effet, les textes sacrés étaient écrits presque exclusivement en latin. Or, pour apprendre les règles de la grammaire latine, il fallait étudier les œuvres des meilleurs auteurs de l'Antiquité romaine. C'est ainsi qu'on a fait la découverte d'auteurs aussi célèbres que Virgile, Ovide, Horace, Cicéron, etc. Les monastères et les évêchés sont alors devenus les lieux d'un intense travail de dépouillement et de déchiffrement des manuscrits qui ont pu être sauvés des destructions barbares ou importés de l'Empire byzantin. Voilà pourquoi les historiens parlent de Renaissance carolingienne pour désigner le règne de Charlemagne.

Charlemagne était le contemporain du calife abbasside Haroun al Rachid. A cette époque l'antagonisme religieux entre musulmans et chrétiens n'avait pas encore atteint ce niveau d'intensité qu'il allait connaître quelques siècles plus tard. Aussi les relations entre les deux hommes étaient-elles plutôt cordiales, au point que des échanges de cadeaux, restés célèbres dans l'histoire, ont pu être faits entre les deux souverains (Une brève recherche sur internet vous permettra d'avoir une idée précise de la nature des présents échangés).

Cette précision est importante pour comprendre ce qui va suivre. En effet, au XI^e siècle, alors que la France traversait des temps difficiles, et que les relations entre les mondes musulman et chrétien s'étaient extrêmement tendues, le souvenir du grand empereur a resurgi sous la forme d'une épopée, La Chanson de Roland. Il s'agit de ce qu'on appelle une chanson de geste.